Mots. Les langages du politique

96 | 2011

Les discours politiques. Approches interactionnistes
et multimodales

L'image du peuple. Construction de l'*ethos* plébéen de Hugo Chávez dans l'émission *Aló Presidente*

Ricardo Peñafiel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/20204>

DOI : 10.4000/mots.20204

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 septembre 2011

Pagination : 29-44

ISBN : 978-2-84788-316-9

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Ricardo Peñafiel, « L'image du peuple. Construction de l'*ethos* plébéen de Hugo Chávez dans l'émission *Aló Presidente* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 96 | 2011, mis en ligne le 05 septembre 2013, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/20204> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.20204>

L'image du peuple. Construction de l'*ethos* plébéen de Hugo Chávez dans l'émission *Aló Presidente*

Par un beau dimanche matin¹, Hugo Chávez, le président du Venezuela, se promène dans les rues ou, plutôt, les ruelles des *Barrios* de la mythique paroisse *23 de Enero*². Petites ruelles issues de l'urbanisation sauvage de ce bout de ville, juché sur les flancs d'un des monts entourant Caracas, arraché à la propriété privée par l'action directe spontanée de milliers de personnes qui se sont approprié leur droit au logement au nom d'une justice supérieure au droit.

Dans sa promenade dominicale, le « président du peuple » serre des mains, distribue des accolades, interpelle des passants avec la plus grande familiarité : « ¡Cómo está compadre! » [Comment ça va, mon ami !], « ¡Y tú, negra ? » [Et toi, la Noire ?]³ ; il prend des nouvelles de la situation des familles, s'attarde à jouer et à dialoguer avec des enfants ; il berce un nourrisson dans ses bras en prenant bien soin de le bénir : « *Dios lo bendiga* » [Que Dieu le bénisse] ; il donne des conseils à la ronde, écoute les doléances d'une femme, reçoit les louanges de *compañeros* [camarades] remerciant le *comandante* [commandant] pour son « œuvre révolutionnaire »...

Tout à coup, celui-ci s'arrête, le temps d'entonner une chanson populaire, de raconter une anecdote sur son passé de cadet aspirant *pelotero* [joueur de baseball] ou de commandant insurgé (contre le gouvernement de Carlos Andrés Pérez), de prononcer une phrase historique, une envolée lyrique ou un poème de circonstance, inspiré par le nom ou l'origine géographique d'une personne, le nom d'une rue, d'un quartier ou d'un centre communautaire... Plus loin, au hasard d'une rencontre, il expose sa vision des problèmes sociaux engendrés

1. Nous présentons ici un récit synthétique de l'ouverture de l'émission *Aló Presidente*, n° 359, réalisée le dimanche 30 mai 2010 dans le *barrio* [quartier populaire] *Monte Piedad*, de la paroisse *23 de Enero* [23 janvier].
2. La paroisse *23 de Enero* est fameuse pour son haut degré d'organisation et sa participation aux principaux événements de la vie politique vénézuélienne, comme le renversement de la dictature de Pérez Jiménez en 1958, le Caracazo en 1989, la tentative de coup d'État de Chávez en 1992, le « sauvetage » du président le 13 avril 2002, etc.
3. Il est à noter que l'interpellation « la Noire » n'a pas, ici, de connotation péjorative mais est simplement familière ou populaire.

par le « capitalisme » – ou « les riches », les « oligarques », les « *escualidos* », les « *pitiyanquis* »⁴ – que le « socialisme » ou « le peuple organisé » sont en train de démêler. Un peu plus loin, une femme se plaint d'un problème administratif que Chávez « résout » sur le champ en interpellant les ministres ou les fonctionnaires responsables « ¡*Tomen notas!* » [Prenez des notes !]. Et ainsi de suite, à chaque pas, à chaque porte, à chaque fenêtre, Chávez s'arrête pour saluer affectueusement et fraterniser avec ce « peuple » qui vient à sa rencontre.

La semaine précédente, même scénario, mais cette fois à la campagne, sur les terres « récupérées » d'un *latifundio* du Projet agricole socialiste *Río Tiznados*, dans l'État de Guárico, avec les membres des *Consejos Campesinos* [Conseils paysans] et du *Frente Campesino Ezequiel Zamora* [Front paysan Ezequiel Zamora], parcourant à cheval la savane vénézuélienne en racontant des anecdotes de *llanero* [bouvier des plaines]. Une autre semaine, c'est au tour de petits épargnants de la « classe moyenne » [*sic*] « spoliés » par des compagnies « capitalistes » de construction, qui viennent exposer leurs problèmes devant un président justicier : se révoltant contre l'injustice, « expropriant sur le champ » les compagnies fautives, « faisant justice » à coup sûr ; donnant l'impression d'improviser dans une mise en scène de la *volonté pure*, mue par un profond sentiment d'empathie et de révolte vis-à-vis de l'injustice. Une autre semaine encore, il visite une usine « récupérée » de produits laitiers à Cabudare (État de Lara), puis une raffinerie de pétrole « socialiste » (État d'Anzoátegui), puis le centre de distribution alimentaire « *Bicentenario* » [Bicentenaire] (*Misión Mercal*) à Guarenas (État de Miranda)⁵.

Subversion des genres

Et ainsi de suite, semaine après semaine, un lieu et un thème différents qui tendent, dans l'ensemble, à constituer une mosaïque des différents *logros* [réussites] de la révolution. Et chaque semaine, après une immersion dans la « réalité populaire », on voit le président vénézuélien s'asseoir derrière un bureau très simple et couvert de dossiers, accompagné de sa typique tasse de café, pour animer en direct, pendant 5 à 8 heures et sans pauses publicitaires, « son » programme dominical *Aló Presidente* ou, comme le désignent les détracteurs du chavisme : *El show de Chávez* (Bikel, 2008). En effet, il s'agit bien d'un show, ou plutôt d'un talk show, d'une mise en spectacle de la parole (Charau-

4. *Escualido* veut littéralement dire « moribond » ou « squelettique ». Par cette expression, Chávez et ses sympathisants désignent l'opposition (« moribonde »). *Pitiyanki* (de « petit » et de « Yankee »), est une expression populaire vénézuélienne (antérieure au chavisme) désignant de manière péjorative les admirateurs des États-Unis.

5. Pour le présent article, nous avons visionné un corpus composé des émissions 358 à 367. Cependant, d'autres éléments provenant d'émissions antérieures ou d'allocutions publiques historiquement significatives seront utilisés au cours de l'analyse.

deau, Ghiglione, 1997). Par contre, il s'agit d'un talk show unique en son genre dans la mesure où c'est le président de la République qui tient le rôle d'animateur ; mais on pourrait dire sans trop exagérer qu'il tient également, bien qu'indirectement, le rôle d'invité principal, de réalisateur et de producteur ainsi que de thème transversal de toutes les émissions. Bref, Chávez y occupe l'ensemble de l'espace scénique et du processus de production. Non seulement il parle la plupart du temps (il monologue plus souvent qu'il ne dialogue) mais surtout, lorsqu'il donne la parole aux personnes de l'assistance ou aux téléspectateurs qui appellent pendant l'émission, c'est pour se transformer en destinataire universel de toutes les demandes (ou doléances). De plus, la durée de l'émission n'étant pas limitée, elle ressemble davantage à un téléthon hebdomadaire qu'à un talk show ; aussi la parole de l'animateur-président se déploie-t-elle dans tous les sens (one man show ?), ouvrant intempestivement des parenthèses personnelles ou anecdotiques (Erllich, 2005).

Détournement du genre télévisuel du talk show, l'émission *Aló Presidente* constitue également une déformation, voire une subversion de la position énonciative attendue d'un discours présidentiel. Au-delà du fait que le rôle d'animateur d'une émission de télévision n'est pas celui d'un président de la République, Chávez n'affiche pratiquement aucun des marqueurs d'*ethos* associés au genre « discours présidentiel ». La familiarité avec laquelle il s'adresse à ses interlocuteurs (ministres, fonctionnaires, militants, personnes de l'assistance, auditeurs qui l'appellent ou foule dans la rue) ; le niveau de langue utilisé, où de nombreuses variantes diaphasiques, diastratiques et diatopiques évoquent davantage le langage vernaculaire de la rue ou le parler ordinaire (Labov, 1993) que les signes emblématiques associés à un *ethos* présidentiel ; l'habillement, qui oscille entre un survêtement de jogging aux couleurs du drapeau vénézuélien, une tenue de travailleur (variant selon le lieu visité), une simple chemise rouge (couleur symbolique de son mouvement, Rojo rojito) ou un uniforme de soldat (plutôt que d'officier) affublé d'un béret rouge⁶ ; les (trop) nombreuses références à sa vie privée, impliquant souvent des moments d'autodérision⁷ qui enlèvent toute solennité à la fonction... Autant de caractéristiques qui font en sorte que l'image de soi (Amossy, 1999) projetée par Chávez lors de son émission semble manquer des appareils, du décorum et des attributs du pouvoir.

6. Autre symbole de son mouvement, évoquant la tentative de coup d'État du 4 février 1992 qui le propulsa au centre de la scène politique. Dès le lendemain, les murs du Venezuela se sont couverts de graffiti du Mouvement pour la cinquième République (MVR), consistant en un dessin très stylisé de Chávez dont le principal élément de reconnaissance n'était autre que le béret rouge.
7. Chávez réfère à lui-même en utilisant le surnom qu'on lui donnait dans l'armée : « Tribilin » [Dingo, le personnage de Walt Disney] ; il se moque de son mauvais anglais, se plaint qu'il sue beaucoup, fait volontairement le pitre, avoue son ignorance en plusieurs domaines, etc.

L'*ethos* populaire et le discours chaviste

Pourtant, ces « manques » ne sont tels qu'en fonction de critères conventionnels qui ne peuvent aucunement être universalisés. Au contraire, comme nous chercherons à le montrer, à l'intérieur du système de sens et de la communauté discursive (Maingueneau, 1984) constitués par le discours chaviste, ces *marques de popularité* (d'appartenance au peuple ou à la plèbe) sont essentielles à la crédibilité et à l'efficacité de la performance du président. Inversement, la performance au sein de laquelle est produite cette image de soi associant le président à la plèbe (*ethos populaire* ou *plébéen*) est essentielle à la crédibilité, à la légitimité et à l'efficacité de l'ensemble du discours. Sans cette corporalité (Paveau, Zoberman, 2008), sans cette tonalité, sans cette mise en scène (Charau-deau, 2005), en gestes et en paroles, sans cette interaction (Goffman, 1974) avec une assistance captive, composée de sympathisants chavistes invités à l'émission⁸, les éléments purement textuels ou verbaux (*logos*) ne parviendraient pas nécessairement à construire la crédibilité de celui qui les professe (*ethos*) ni le lien affectif (*pathos*) permettant l'identification du peuple à son leader ou celle du public à l'*image du peuple* mise en scène dans le discours.

Le présent article cherche donc à rendre compte de la *cohérence* – ou de la *convergence*, de la *stabilité* et de l'*adaptabilité* (Kerbrat-Orecchioni, Constantin de Chanay, 2007) de ces différents marqueurs de l'*ethos* plébéen – impliquée dans la production et la gestion collective ou interactive des *ethè* dans le cadre de l'émission *Aló Presidente*. Ainsi, cette présentation de soi (Amossy, 2010) ne sera pas interprétée comme le produit exclusif de l'orateur Chávez, mais comme le point de convergence (de négociation ou de confrontation) entre diverses dimensions discursives : d'une part, entre le discours (plus ou moins stabilisé et institutionnalisé) et la performance (plus ou moins aléatoire et spontanée) elle-même située entre le verbal et le non-verbal ou le coverbal (attitudes, gestes, intonations, habillement, lieux, etc.), agissant de manière pluri-sémiotique, dans une convergence des marqueurs d'*ethos*. D'autre part, entre le locuteur (Chávez) et ses interlocuteurs (*in presentia*) au moment de la performance (c'est-à-dire l'assistance, les personnes qui appellent pendant l'émission ou la foule qu'il côtoie lors des promenades qui ouvrent les émissions), de même qu'entre l'énonciateur et ses coénonciateurs (public idéal médiatisé) prescrivant une grande part du contenu et de la forme des interventions. Ce qui implique un autre niveau de négociation, entre le sujet parlant et les positions énonciatives prescrites par son propre discours. Discours que nous abordons à travers le *primat de l'interdiscours* (Maingueneau, 1984) impliquant, d'une

8. Sympathisants qui, comme nous le verrons plus bas, jouent le même rôle que le chœur dans la dramaturgie antique. Voir Landowski, 1989.

part, la présence d'une figure d'opposition ou d'un anti-*ethos* agissant sur les enjeux de la performance ainsi que sur l'identité du discours ; et, d'autre part, la présence d'autres discours qui, sans être récusés, sont néanmoins mobilisés de manière à capter leur légitimité tout en en altérant le sens. Cette dimension sera abordée ici en fonction de la relation dialogique existant entre le discours politique chaviste et les imaginaires sociaux (Peñafiel, 2008a) populaires que le discours mobilise et transforme, en même temps qu'il s'y soumet.

Signifiant vide et fusion entre Chávez et le peuple

Dès son surgissement dans l'espace public, le devenir politique de Chávez (et du mouvement politique qu'il fonde et dirige) a été lié à son usage des médias. Cela commence par sa brève – mais non moins marquante – apparition à la télévision le 4 février 1992, où il transforme une défaite militaire en victoire politique grâce à un message de capitulation diffusé sur toutes les chaînes du pays, et dans lequel il appelle les autres bataillons insurgés à déposer les armes. En même temps qu'il s'adresse à ses « *compañeros* », il prend la peine de saluer « avant tout » le « peuple du Venezuela », de se présenter (« écoutez le commandant Chávez qui vous envoie ce message ») et de prendre, « devant le pays », « la responsabilité de ce mouvement militaire bolivarien » qui vient peut-être d'échouer mais seulement « *por ahora* »⁹ [pour le moment] : « ... il y aura de nouvelles situations et le pays doit définitivement se mettre en marche vers une meilleure destinée ».

En une minute, grâce à la façon dont il avait construit son message de reddition, Chávez venait de passer de l'anonymat au centre de l'échiquier politique, s'instituant comme le symbole ou le *signifiant vide* (Laclau, 2000) d'une « lutte » qui, jusqu'alors, n'était qu'un sentiment généralisé de mécontentement vis-à-vis du système politique¹⁰. En engendrant une confusion entre ses destinataires immédiats [ses camarades insurgés] et le « peuple vénézuélien », de même qu'entre la bataille perdue (*por ahora*), le mouvement militaire bolivarien et la mise en marche du pays tout entier, Chávez s'institue en commandant non seulement du mouvement militaire mais de la « lutte du peuple ».

9. Ce prophétique énoncé de deux mots sert aujourd'hui, par métonymie, à désigner l'allocution du 4 février et, par extension, l'ensemble de la scène fondatrice ainsi que la chaîne téléologique allant de l'aliénation « néolibérale » à la libération « bolivarienne ». Il a été utilisé récemment, après la défaite chaviste au plébiscite du 2 décembre 2007, quand Chávez a concédé la victoire à l'opposition « *por ahora* »...

10. Selon l'étude, intitulée « Cultura democrática en Venezuela » [Culture démocratique au Venezuela] de la *Fundación Pensamiento y Acción*, en 1996, aucune institution politique de la société vénézuélienne (partis, politiciens, organisations syndicales et patronales, gouvernement, système judiciaire, Parlement) n'arrivait à susciter la confiance de plus de 30 % des répondants. Seule l'Église catholique et les militaires avaient la confiance des Vénézuéliens, avec respectivement 70 % et 57 %. Pour une analyse détaillée de cette crise de légitimité, voir Kornblith, 1994 ; Schuyler, 1996 ; Arenas, 2001.

Cependant, pour devenir ce *signifiant vide*, cette catachrèse de l'ensemble, il fallait davantage qu'une minute de gloire. Il fallait parvenir à articuler une myriade de demandes insatisfaites, de frustrations et de ressentiments éclatés en les rattachant à des chaînes d'équivalence constitutives d'une frontière antagonique vis-à-vis d'un repoussoir ou d'une figure d'opposition représentée, dans le cas du discours chaviste, par le *puntofijismo*¹¹, la *partidocracia*¹², etc. (Peñafiel, 2006). Bien entendu, un signifiant ne peut être entièrement vide (délié d'un signifié). Ce qu'Ernesto Laclau entend par ce concept c'est le fait que, pour devenir le symbole positif de l'ensemble social (en lutte hégémonique contre un ordre symbolique en crise ou disloqué), le signifiant particulier assumant cette fonction catachrétique (Laclau, 2006) doit tendanciellement se vider de son sens « propre » ou particulier pour pouvoir être investi par un nombre expansif de positions particulières. Dans le cas qui nous concerne, cela voulait dire que Chávez devait cesser d'être Chávez, un militaire patriotique insurgé¹³, pour devenir l'équivalent du peuple.

Cela se constate dans des énoncés où Chávez « dit » explicitement cet *ethos* :

Je ne suis déjà plus moi-même, je suis un peuple qui est ici debout, avec son courage et sa dignité, écrivant à nouveau son histoire, le peuple de Bolívar.¹⁴

[Chávez!] celui-là, ce n'est déjà plus moi, je suis un être humain comme n'importe qui d'entre vous, je n'ai rien de spécial ou de plus que n'importe lequel d'entre vous ici ; pas plus que je ne me sens meilleur que qui que ce soit, absolument ; je suis seulement un homme de ce peuple, un soldat de ce peuple, rien de plus.¹⁵

Capitalisant sur le fait qu'il est déjà un symbole au moment de prononcer ces

11. Le *puntofijismo* fait référence au système de partis et de clientèles issu du Pacte du Punto Fijo, signé par les trois principaux partis vénézuéliens (AD, URD, COPEI), avant les premières élections qui ont suivi la dictature de Pérez Jiménez (1948-1958). Le Pacte du Punto Fijo engage ces partis à former un gouvernement d'unité nationale quelle que soit la formation qui remporte d'éventuelles élections. Dans ce même esprit de consensus, on cherche à intégrer de manière institutionnelle, au sein de l'appareil d'État, les principaux protagonistes de la crise politique qui conduira au coup d'État de Pérez Jiménez en 1948 – soit l'Église, les militaires, les syndicats (CTV) et le patronat (FEDECAMARAS).
12. Le système que Chávez vient renverser est présenté non pas comme une démocratie mais comme une « partitocratie » (c'est-à-dire la concentration du pouvoir entre les mains des deux principaux partis, *Acción Democrática* et Copei). Ce désignant apparaîtra plus tard dans d'autres discours de Chávez mais il existait déjà dans le discours social.
13. Notons que cet *ethos* militaire ne sera jamais abandonné. Au contraire, comme nous le verrons plus bas, il entre dans la construction d'un *ethos* composite juxtaposant l'image plébéienne à celle du militaire (« *soldado de este pueblo* »), dans une sorte d'« oscillateur sémantique » (Faye, 1972) permettant de faire éclater le noyau idéologique du *topos* qui les oppose.
14. Hugo Chávez, « Gran concentración "Día del pueblo heroico", Presidencia de la República Bolivariana de Venezuela, discurso del 13 de abril del 2003 ». Notons que cet extrait, ainsi que les deux autres qui suivent, ne proviennent pas du corpus des *Aló Presidente* mais d'allocutions prononcées devant des foules. Ils sont analysés ici en tant qu'éléments constitutifs du discours préalable mobilisé lors de la performance.
15. Hugo Chávez, « Palabras del presidente Chávez en la marcha por la victoria », Desde la Avenida Bolívar, Caracas, dimanche 8 août 2004.

paroles, et qu'il possède – ou qu'on lui attribue – un certain charisme (*ethos* préalable d'exceptionnalité), il peut se permettre d'afficher des marques d'humilité en s'auto-destituant (« je n'ai rien de spécial ou de plus que n'importe lequel d'entre vous ici ; pas plus que je ne me sens meilleur que qui que ce soit »)¹⁶ pour ne revendiquer, comme seul statut, que d'être un parmi les autres, un égal dans la communauté des égaux (Rancière, 1998). Loin de remettre en question son *ethos* d'exceptionnalité, ces marques d'humilité en sont le fondement même, dans la mesure où ce qui rend Chávez « exceptionnel » (moins par rapport à la masse que par rapport aux autres représentants politiques), c'est sa ressemblance, sa proximité, son identification, voire sa « soumission » au peuple.

De l'*ethos* dit à l'*ethos* montré

Cependant, l'efficacité de cette (con)fusion entre le peuple et Chávez sera d'autant plus grande qu'elle sera *montrée* ou *performée* plutôt que *dite*. D'emblée, on constatera que dans les deux exemples ci-dessus, il n'est nulle part question de fusion mais de mise en équivalence de deux éléments préservant leurs identités particulières (le « je » de Chávez et le « il » du peuple ou le « vous » de « quiconque d'entre vous ici ») dans des énoncés montrant plutôt la soumission de Chávez à un suzerain (garant) suprême, à un souverain imaginaire constitué par l'ensemble du peuple ou, plus précisément, de la plèbe (Breugh, 2007) des sans-part (Rancière, 1995).

La fusion en tant que telle sera réalisée par des énoncés où l'identité individuelle (le « je ») de Chávez disparaît entièrement dans l'identité d'un énonciateur collectif : le « nous » (Amossy, 2010, chap. 6, p. 156-182) du peuple.

Nous sommes peut-être laids, nous pouvons avoir des verrues, nous pouvons être Noirs, mais nous sommes tout aussi Vénézuéliens que vous, et nous ne sommes aucunement des barbares ; nous nous plions au commandement de Dieu et nous vous aimons aussi, vous, compatriotes, nous aimons vos enfants, nous aimons cette terre sur laquelle vous vivez, nous aimons votre existence et nous vous souhaitons longue vie ; et ce que nous voulons c'est que tous ici nous vivions comme des frères, qu'il n'y ait pas une élite de très riches [...] et une immense majorité de pauvres et d'exclus ; nous voulons une patrie, de l'égalité et de la justice, nous voulons de la fraternité, nous voulons vivre dans une réelle terre de frères, comme dirait Bolívar.¹⁷

Dans cet extrait, on peut apprécier comment Chávez répond aux attaques de l'opposition¹⁸ (marques de l'interdiscours) qui cherchait à le discréditer (*ethos*

16. Notons que l'implicite (Ducrot, 1984) de ces négations implique un locuteur absent affirmant l'inverse, c'est-à-dire que Chávez « serait » ou, pire, « se croirait » supérieur aux autres. Deux traces de l'interdiscours, constituant deux formes d'interaction médiatisée.

17. Hugo Chávez, « Gran concentración "Día del pueblo heroico" », Presidencia de la República Bolivariana de Venezuela, 13 avril 2003.

18. Au sens large, incluant les médias et les énoncés d'opinions anti-chavistes circulant dans cet espace.

négatif) en le traitant littéralement de « *mono* » [singé], de « *negro* » [noir] ou simplement de « *feo* » [laid], ce qui, dans les critères esthétiques « classistes » d'une certaine haute société vénézuélienne, signifie également pauvre, indien, *bembón* [noir], *zambo* [métis], bref : issu de la plèbe... La stratégie illocutoire utilisée ici pour répondre de manière différée à ces dénigrements¹⁹ consiste à dévoiler l'implicite raciste et classiste des insultes en montrant (par la manière d'énoncer cette réponse au nom d'un « nous ») qu'en l'attaquant lui, c'est à tout un secteur social (majoritaire) qu'on s'attaque (« *Nous* sommes peut-être *laid*s, *nous* pouvons avoir des *verrues*, *nous* pouvons être *noirs* »). Ce faisant, Chávez parvient à renverser l'*ethos* négatif projeté sur lui par l'opposition, en concédant ces odieuses invectives proférées par le « vous » (« élite de très riches ») afin de mettre l'emphasis sur la plus grande valeur morale (*Dieu, amour, justice, égalité, fraternité, patrie*) du « nous » (« immense majorité de pauvres et d'exclus »).

Aló Presidente et la « guerre des médias »

Pourtant, il ne suffit pas que l'énonciateur se désigne à la première personne du pluriel pour qu'aussitôt les personnes concrètes entrant dans cette communauté imaginaire du « nous » se reconnaissent en lui et, surtout, lui accordent assez de légitimité pour se prétendre le porte-parole de l'ensemble. Cette légitimité est indirectement accordée à Chávez au moment du vote et, de manière plus directe, par les applaudissements de la foule (qui, en tant que foule, par le simple fait d'être là, attestait déjà d'une certaine légitimité du locuteur). Par contre, ce type d'interactions reste somme toute distant et relativement rare – bien qu'au Venezuela de Chávez les grands rassemblements se soient multipliés au point d'en devenir routiniers. Or, dans la « guerre des médias » (Parra, 2009) qui s'instaure au Venezuela dès la campagne présidentielle de 1998, il fallait une tribune pour répondre régulièrement aux attaques de l'opposition, qui étaient proférées quotidiennement et simultanément dans presque tous les médias privés (Peñafiel, 2008b). Il fallait pouvoir montrer que, malgré les calomnies répétées *ad nauseam*, le peuple était toujours derrière « *el proceso* » [le processus].

La principale stratégie communicationnelle déployée par Chávez pour contourner ce qu'il appelle un « *cercos mediático* » [encercllement médiatique]²⁰ ou pour contrecarrer l'hégémonie des médias privés (Bermúdez, 2007) s'arti-

19. Ils ne sont pas cités mais se trouvent dans l'implicite de la *concession*, et par ailleurs sont connus de tous.

20. Notons au passage le renforcement de l'*ethos* « militaire » (combinant le patriotisme bolivarien au romantisme guévariste) qui se joue dans cette métaphore guerrière. Tout comme pour d'autres expressions, telles le « *golpe mediático* » (coup d'État médiatique) ou la « guerre médiatique » à laquelle Chávez répond en lançant une « guérilla médiatique » (Pettineroli, 2010).

cule autour de son émission *Aló Presidente*, qui ne fut d'abord qu'une émission de radio (entre mai 1999 et août 2000) pour se transformer ensuite en émission de télévision, passant par diverses formules avant d'aboutir à sa version actuelle, se déroulant le dimanche, sans restriction de temps, dans diverses parties du pays et abordant un thème sociopolitique particulier en relation avec le secteur visité.

L'*ethos* en interaction et la figuration du peuple

Si l'émission *Aló Presidente* revêt une telle importance, c'est qu'elle permet de mettre en scène une « communication *directe* » entre Chávez et le peuple. Bien entendu, une telle communication « directe » est impossible à réaliser avec une entité abstraite comme le peuple. Pourtant, dans le cadre médiatisé d'une émission de télévision, il y a moyen de mettre en scène ce peuple et cette communication de manière à ce que le public voie et ressente cette intimité, s'identifie à cette image ou cette représentation du peuple et incorpore la relation qui l'unit non seulement à Chávez mais à l'ensemble de la scène politique.

Le fait d'aller directement dans les quartiers populaires, à la campagne, dans les *misiones*²¹ ou dans les lieux de travail « récupérés » ou « socialisés » montre un pouvoir « décentralisé » ou « diffusé » dans l'ensemble du peuple. Car ce qui est mis en scène, ce n'est pas l'œuvre de Chávez ou du gouvernement mais celle du « peuple organisé ». De même, en allant personnellement sur les lieux (plutôt que d'envoyer un reporter, par exemple), en assumant le rôle d'animateur qui interroge, interpelle et sympathise avec les gens, dans un contact face à face et souvent corps à corps avec ceux-ci, en les touchant, en les embrassant affectueusement et en leur parlant dans leur langage, avec des intonations et des expressions typiques de la campagne ou des milieux urbains paupérisés, en récitant de la poésie ou des chansons populaires (allant d'Alí Primera à Pablo Neruda ou Víctor Jara, en passant par des auteurs plus locaux ou carrément des chansons folkloriques anonymes) ; en s'habillant de manière informelle (plutôt qu'en costume cravate) ; en assumant une relation directe (sans pudeur) avec Dieu, sans passer par la médiation de l'Église catholique (voire même en opposition frontale à celle-ci), comme le fait la religiosité populaire

21. Lancées par Chávez en octobre 2003, les *misiones* [missions] sont des initiatives gouvernementales visant à s'attaquer de manière « participative » aux besoins les plus urgents de la population. Parmi ces *misiones* se trouve la *Misión Barrio Adentro* : avec l'aide de 10 000 médecins cubains, elle a, d'après ses organisateurs, offert des soins de santé à 18 millions de personnes qui autrement en auraient été exclues ; la *Misión Robinson* aurait ouvert des programmes d'alphabetisation à plus d'un million de personnes ; les *Misiones Ribias* et *Sucre* offrent un appui financier aux étudiants du secondaire et de l'université ; la *Misión Mercal* distribue de la nourriture subventionnée dans des supermarchés d'État ; la *Misión Barrio Nuevo Tricolor* cherche à améliorer l'infrastructure urbaine et les maisons de quartiers populaires, etc.

vénézuélienne²²... Bref, en faisant converger toute une série de marques d'un monde populaire au sein duquel Chávez interagit avec la plus grande aisance, l'émission *Aló Presidente* tend à aménager une certaine légitimité qui lui permettra de parler au peuple, sur le peuple et au nom du peuple.

Pourtant, ce n'est qu'au moment de la performance ou de la construction interactive de cet *ethos* qu'on peut réellement mesurer l'efficacité et l'effectivité de ces indices d'appartenance à la plèbe, du fait des rires, de l'assentiment ou des surenchères récoltés par Chávez lors des échanges (en *collaboration* : Kerbrat-Orecchioni, 2005). Essayons de rendre compte de tout cela avec un extrait de l'émission tournée à la paroisse 23 de Enero :

Chávez : [...] Si tu vas par là-bas, vers l'Est de Caracas, il y a d'énormes maisons, celles des riches, qui ont des cours avec des jardins, des terrains de golf, pour jouer au golf...

Jeune femme en t-shirt rouge [interrompant Chávez sans que celui-ci ne cesse de parler] : Avec du stationnement comme pour dix voitures.

Chávez : ... et ici, il n'y a même pas de rues, il n'y a même pas de place pour une rue.

Vieille dame en tablier [exprimant son accord sans interrompre] : *Mire la verdad* [Regardez la vérité].

Chávez : Te rends-tu compte ? Ils ont mis la main sur la vallée, ils se sont approprié la vallée, ils se sont approprié des richesses, ils ont de la place pour garer dix voitures [en touchant l'épaule de la jeune femme pour lui montrer qu'il l'avait bien entendue].

¿Ve ? [Voyez-vous ?] Alors qu'ici nous sommes entassés, *nous les pauvres*. Te rends-tu compte ? C'est l'injustice [en frappant du poing sur sa main pour marquer l'emphase] du monde. Maintenant *eux* [en pointant le doigt vers l'Est et en haussant le ton sur le « eux »], ils me haïssent [en haussant le ton sur la dernière syllabe et en frappant sa paume de main avec son poing] ; ils me haïssent parce que je suis venu pour défendre les pauvres. C'est ce qu'a fait mon Seigneur le Christ.

Jeune femme en rouge [interrompant Chavez] : Leur haine nous rend plus forts pour continuer d'avancer.

Chávez [paraphrasant les termes de la jeune femme pour poursuivre son propos] : C'est un amour à nous [qui nous est propre]. Parce le Christ est venu au monde pour lutter pour les pauvres. [Baissant le ton et accélérant le débit pour introduire une « confidence » et touchant la vieille dame comme si le commentaire ne concernait qu'elle seule] : « Bienheureux les pauvres car le Royaume des cieux leur appartient ». Je suis venu pour accomplir le mandat du Christ notre Seigneur. Peu importe ce que j'aurai à endurer, rien ne me dérange, c'est le mandat [le petit groupe qui l'écoute hoche toujours la tête, visiblement ému, accueillant la confidence ; il reprend un ton plus véhément] et, en plus, [ce mandat] c'est vous qui me l'avez donné [hochements de tête dans le groupe et grands sourires de connivence] parce que moi, ceux qui m'ont élu, ce sont les pauvres, pas les riches. Alors, mon enga-

22. Tout en étant majoritairement catholique ou chrétienne, celle-ci ne manque pas d'incorporer des divinités syncrétiques comme la déesse María Lionza et les nombreuses *cortes* [cours] qui l'entourent : indienne, noire, africaine, vénézuélienne ou *libertadora*, céleste (i.e. catholique), médicale, des Don Juan, des Vikings, des étudiants, *malandra* (i.e. des malfrats), etc. Pour plus de détails, voir Amodio, 2009.

gement est envers tous, parce que je dois garantir aux riches aussi qu'ils auront de l'eau, de l'électricité, de la sécurité...

Jeune femme en rouge : Bien sûr, nous avons appris à ne pas exclure, et nous n'alions pas les exclure non plus.

Chávez : Non, non, et on ne va pas non plus les haïr.

Vieille femme en tablier : Non plus, non.

Chavez : Mais avant [il faut donner] à celui qui en a le plus besoin...

Lorsque Chávez affirme «Alors qu'ici *nous* sommes entassés, *nous* les pauvres», ce ne peut être le président omnipotent et doté de maisons, de voitures et de chauffeurs de service qui parle (qui peut parler à partir de la position énonciative habilitée à prononcer ce « nous les pauvres»), mais un Chávez populaire, en symbiose avec le peuple, dont la position énonciative se confond (fusionne) avec cette figure légitimante et distributrice de valeur modale qu'est le peuple. Cette position énonciative est soutenue par la convergence des marqueurs d'*ethos* qui ont été produits auparavant mais elle se trouve immédiatement entérinée par les quatre personnes qui discutent avec Chávez, à quelques centimètres de lui (filmées de manière tout aussi intimiste par une caméra à l'épaule), sur le seuil de la porte de leur humble maison, hochant la tête en signe d'assentiment, en l'interrompant pour renchérir sur ce qu'il dit, en le touchant sans pudeur, en l'incorporant comme un des leurs.

Pourtant, cette image plébéienne ne se réalise pas au détriment d'un *ethos* présidentiel qui distinguerait Chávez du commun des mortels, lui donnant le charisme nécessaire à sa position de *leader*. D'une part, il adopte un ton pédagogique, marqué par des «voyez-vous?», des «vois-tu», des emphases mises sur certains termes qu'il veut faire intégrer, ou simplement par le contenu informatif de ses interventions. Cet *ethos* pédagogique est plus marqué dans d'autres parties de l'émission, notamment dans la partie qui précède cet extrait, alors que Chávez enseigne à ses interlocuteurs la différence entre capitalisme et socialisme.

Ailleurs, l'*ethos* présidentiel et la distinction entre le «je» (président) et les autres membres de la plèbe s'affirment principalement à travers l'énoncé originare de la demande (Corten, 1999), impliquant nécessairement un destinataire et un destinataire. La mise en scène de la demande caractérise d'ailleurs l'émission *Aló Presidente* depuis ses débuts. D'abord conçue comme une tribune destinée à recueillir les doléances du peuple, celle-ci a évolué en incorporant des modes intempestifs d'interpellation du président (personnes l'abordant directement dans la rue, lui glissant un petit bout de papier dans la poche, etc.). En «répondant aux demandes», des plus convenues aux plus inattendues (s'écartant ostensiblement du programme de l'émission), Chávez s'érige en destinataire universel de toutes les demandes et légitime son pouvoir par sa capacité à y répondre. Même après dix ans de pouvoir, Chávez parvient à maintenir son image de président résolutif en déplaçant la responsabilité des

problèmes vers le « capitalisme », l'oligarchie ou l'opposition ou encore par l'énoncé quasi magique : « *¡Tomen notas!* » [Prenez des notes !] qui renvoie la responsabilité vers la bureaucratie, sans la condamner directement mais en lui enjoignant de prendre des mesures.

Dans l'exemple que nous analysons ici, la distinction entre Chávez et le reste de la plèbe est également énoncée en assumant l'*ethos* professionnel, conventionnel ou procédural, de sa position de président de tous les Vénézuéliens (« mon engagement est envers tous, parce que je dois garantir aux riches aussi qu'ils auront... »). Il s'agit là d'une marque de dialogisme, c'est-à-dire de la présence de contraintes énonciatives externes à la communauté discursive du chavisme, auxquelles Chávez se soumet, ne serait-ce que pour mieux la subvertir : « *Mais* avant [il faut donner] à celui qui en a le plus besoin... » En feignant de se soumettre à une institution formelle, Chávez montre surtout qu'il se soumet à un critère de justice supérieur, qui lui viendrait de l'exemple du Christ et du mandat du peuple ou des pauvres.

Cette mise en équivalence entre son « mandat » et celui du Christ est dite sur le ton de la confiance, en touchant la vieille dame pour amplifier le caractère intime du propos. Sans doute parce que l'orgueil (ou la mégalomanie) impliqué dans le parallèle est trop flagrant pour pouvoir être énoncé sans une certaine pudeur²³. Ce qui n'empêche pas ses interlocuteurs d'accueillir la confiance avec des signes d'assentiment. Par contre, les grands sourires de connivence accompagnant le retournement du parallèle – lorsque Chávez cesse de se comparer au Christ pour ne garder de la métaphore que le « mandat » qu'il tient des pauvres, de ceux qui l'ont élu – semble indiquer un certain soulagement et donc une certaine gêne antérieure. À moins que ce ne soit parce que, dans le parallèle, les pauvres tiennent la place de Dieu par rapport au Christ...

En passant du « je » (président, soldat, un parmi les autres, l'exécutant du mandat du Christ, etc.) au « nous », et d'un « nous » à l'autre (nous le gouvernement, nous le mouvement, nous le peuple, nous les pauvres, etc.) Chávez n'est pas seulement en train de se donner (et de recevoir de la part de ses interlocuteurs) le droit de parler au nom du peuple ou des pauvres : il offre également au public, à cette communauté imaginaire appelée à se reconnaître dans le « nous », une image de sa propre existence.

Par contre, puisque le public ne peut se rendre présent sur la scène, ce seront les interlocuteurs immédiats qui s'y tiendront à sa place. Dans l'exemple que nous sommes en train d'analyser, lorsque la jeune femme assume le « nous », accepte la place offerte par Chávez en devenant locutrice du nous à son tour : « Leur haine *nous* rend plus forts pour continuer d'avancer » ou encore

23. Comme on l'a vu plus haut, dans le panthéon vénézuélien structuré autour de María Lionza, la cour céleste (composée du Christ, de la vierge Marie et des Saints catholiques) n'est qu'une parmi d'autres. Le tabou n'est donc pas aussi grand que pour l'Église catholique, ou pour un auditeur extérieur à cette religiosité populaire.

« Bien sûr, *nous* avons appris à ne pas exclure, et *nous* n'allons pas les exclure non plus », il n'est pas aisé d'établir si ce « nous » fait référence à un « *nous* les pauvres » (*nous* le peuple) ou encore s'il s'agit de « *nous* les chavistes ». En fait, la confusion n'est pas fortuite, elle dérive de l'ensemble du dispositif et possède une force illocutoire qui tend à généraliser les valeurs du mouvement au peuple tout entier, ou à montrer comment le mouvement porte les valeurs populaires. Cela tient à cette propriété du « nous » (Habert, Lefèvre, 1985 ; groupe « Droites », 1985) qui permet, par cercles concentriques, d'englober une communauté de plus en plus grande derrière la parole du locuteur, et ainsi d'inviter le co-énonciateur (le public médiatisé) à tenir cette place de locuteur collectif en s'incorporant (Maingueneau, 1999) dans le mouvement ou dans l'image du garant (valeurs populaires glorifiées et mises en scène, en corps et en voix) auquel se soumettent Chávez et ses interlocuteurs.

La présentification de l'unité du peuple et la représentation politique

De manière générale, l'ensemble des dynamiques interactives de l'émission *Aló Presidente* peuvent être qualifiées de stratégies « collaboratives »²⁴ plutôt que de négociations ou de confrontations. Ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il s'agit d'un auditoire captif appartenant au mouvement et généralement invité (voire contraint) à participer à l'émission. Cette univocité n'empêche pas la présence d'une figure d'opposition ou d'un anti-*ethos* : le « ils » des riches, des *escualidos*, de l'oligarchie, qui, contrairement au peuple, est rempli de haine et d'antivaleurs. Par contre, dans l'émission *Aló Presidente*, ce repoussoir est une sorte d'Arlésienne, dont tout le monde parle mais qu'on ne voit jamais, à qui on ne donne jamais la parole directement. D'où l'absence de débats ou de confrontations.

Il s'agit alors d'une mise en scène de l'unité du peuple ou, plus précisément, de la fusion ou de la solidarité organique existant entre le peuple et Chávez, dans laquelle il n'y a de place que pour les louanges ou les demandes. Le rôle des interlocuteurs concrets est ainsi comparable à celui du chœur dans la dramaturgie antique, donnant un corps et une parole au « public » (peuple) sur la scène mais seulement en se soumettant au « chef de chœur » (Landowski, 1989), c'est-à-dire à Chávez. Dans cette théâtralisation de la réalité sociale on pourrait dire, avec Landowski, que le peuple concret est réduit au silence par le monopole de la compétence énonciative détenue par le chœur et le chef de chœur.

Pourtant, ce (bas) peuple (cette plèbe, ces démunis, ces pauvres...) n'avait pratiquement aucune représentation politique avant d'être articulé par le

24. Ou « pseudo-collaboratives », puisque la collaboration est obtenue par l'interaction avec des sympathisants dont la marge de manœuvre, ou la capacité à faire surgir des éléments nouveaux ou déstabilisateurs, est fortement limitée.

discours chaviste. C'est là que se situe le drame de la scène politique vénézuélienne, puisque, d'un côté, en s'appuyant sur des imaginaires sociaux populaires²⁵, Chávez parvient à capter la puissance mobilisatrice d'un idéal de ressemblance et de similarité (Manin, 1996). Cela contribue à réduire la distance entre représentants et représentés – qui caractérise la « crise de la représentation » des institutions politiques du *puntofijismo* – et à donner un sens et une valeur politique primordiale aux « exclus » de cet ancien régime. Mais, d'un autre côté, puisque cette représentation politique se réalise dans le cadre d'une ventriloquie ou d'un fétichisme politique (Bourdieu, 1984), en fonction duquel le porte-parole se substitue au groupe au nom duquel il parle, il n'existe pratiquement aucun espace pour l'expression de positions divergentes. De plus, en se cantonnant dans un monde manichéen, dans lequel il n'existe pas la possibilité d'un débat avec l'opposition – qui n'est d'ailleurs pas moins manichéenne que le chavisme –, cette forme de représentation politique empêche également le développement d'une scène politique agonistique (Mouffe, 2005) dans laquelle les positions antagoniques se reconnaîtraient mutuellement en tant qu'adversaires plutôt qu'en tant que mal politique.

Références

- ABENTE Diego, 1988, « Politics and policies. The limits of the Venezuelan consociational regime », *Democracy in Latin America, Colombia and Venezuela*, D. L. Herman éd., New York, Prege, p. 133-154.
- AMODIO Emanuele, 2009, « Las cortes historicas en el culto a María Lionza en Venezuela. Construcción del pasado y mitologías de los héroes », *Revista Venezolana de economía y ciencias sociales*, vol. XV, n° 3, septembre-décembre, p. 157-168.
- AMOSY Ruth, 1999, *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- 2010, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF.
- ARENAS Ender, 2001, « Política, legitimidad y democracia en una sociedad en transición. Las viejas y nuevas representaciones de política, partidos políticos y sociedad civil bajo el impacto de la crisis social venezolana (Notas para una discusión) », *Espacio Abierto*, vol. X, n° 2, avril-juin, p. 187-200.
- BERMÚDEZ Emilia, 2007, « Libertad de expresión y hegemonía en Venezuela. De la hegemonía de los medios a la hegemonía del estado », *Quórum Académico*, vol. IV, n° 2, juillet-décembre, p. 42-60.
- BIKEL Ofra, 2008, « El show de Hugo Chávez », *Frontline*, 25 novembre, en ligne [http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/hugochavez/espanol/], consulté le 15 avril 2011.
- BOURDIEU Pierre, 1984, « La délégation et le fétichisme politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. LII-LIII, juin, p. 49-55.

25. Ces imaginaires préexistent à l'avènement du chavisme et préservent, par ailleurs, leur autonomie par rapport au discours politique qui les instrumentalise.

- BREAUGH Martin, 2007, *L'expérience plébéienne*, Paris, Payot.
- CHARAUDEAU Patrick, GHIGLIONE Rodolphe, 1997, *La parole confisquée. Un genre télévisuel : le talk show*, Paris, Dunod.
- CHARAUDEAU Patrick, 2005, *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles, De Boeck.
- CORTEN André, 1999, « Discours et représentation du politique » (version originale, en français, de : « Discurso e representação do político », *O múltiplo território da análise do discurso*, F. Indursky, M. C. Leandro Ferreira éd., Porto Alegre, Editora Sagra Luzzatto, p. 37-52, en ligne [http://www.gripal.ca/sites/default/files/CortenDiscours_Repr_2_9A937_o.pdf], consulté le 15 avril 2011.
- DUCROT Oswald, 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- ERLICH Frances D., 2005, « Características y efectos del discurso autocentrado en Aló presidente », *Boletín de Lingüística*, vol. XVII, n° 24, juillet, p. 3-32.
- FAYE Jean-Pierre, 1972, *Langages totalitaires. Critique de / la raison / l'économie / narrative*, Paris, Hermann.
- GOFFMAN Erving, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.
- GROUPE « DROITES », 1985, « Le nous à droite », *Mots*, n° 10, *Le nous politique*, p. 147-165.
- HABERT Benoît, LEFÈVRE Josette, 1985, « Nous chez Edmond Maire et Henri Krasuki », *Mots*, n° 10, *Le nous politique*, p. 191-224.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, CONSTANTIN DE CHANAY Hugues, 2007, « 100 minutes pour convaincre. L'ethos en action de Nicolas Sarkozy », *Le français parlé des médias*, M. Broth et al. éd., Stockholm, Acta Universitatis Stockholmiensis, p. 309-329.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2005, *Le discours en interaction*, Paris, Colin.
- KORNBLITH Miriam, 1994, « La crisis del sistema político venezolano », *Nueva Sociedad*, n° 134, novembre-décembre, p. 142-157.
- LABOV William, 1993 [1978], *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Minuit.
- LACLAU Ernesto, 2000, « De l'importance des signifiants vides en politique », *La guerre des identités. Grammaire de l'émancipation*, Paris, La Découverte / MAUSS, p. 93-105.
- 2006, « Existe-t-il une clôture du politique ? », *Les frontières du politique en Amérique latine. Imaginaires et émancipation*, A. Corten éd., Paris, Karthala, p. 47-55.
- LANDOWSKI Éric, 1989, « L'opinion publique et ses porte-parole », *La société réfléchie*, Paris, Seuil, p. 21-56.
- MAINGUENEAU Dominique, 1984, *Genèses du discours*, Liège, Mardaga.
- 1999, « Ethos, scénographie et incorporation », *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, R. Amossy éd., Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 75-100.
- MANIN Bernard, 1996, *Principes du gouvernement représentatif*, Paris, Flammarion.
- MOUFFE Chantal, 2005, « The "end of politics" and the challenge of right-wing populism », *Populism and the Mirror of Democracy*, F. Panizza éd., Londres, New York, Verso, p. 50-71.
- PARRA Luz Neira, 2009, « Guerra mediática en Venezuela y revolución », *Quórum Académico*, vol. VI, n° 1, janvier-juin, p. 136-159.
- PAVEAU Marie-Anne, ZOBBERMAN Pierre éd., 2008, *Corpographèses. Corps écrits, corps inscrits*, Paris, L'Harmattan.

- PEÑAFIEL Ricardo, 2006, « Le discours d'Hugo Chávez au Venezuela. Imaginaire populopauvériste et suture d'un système politique disloqué », *Les frontières du politique en Amérique latine. Imaginaires et émancipation*, A. Corten éd., Paris, Karthala, p. 139-155.
- 2008a, « Le rôle politique des imaginaires sociaux. Quelques enjeux théoriques autour de leur conceptualisation », *Politique et sociétés*, vol. XXVII, n° 1, p. 99-128.
 - 2008b, « Entre "hordes chavistes" et "opposition terroriste". Imaginaires de la violence et scène de confrontation des forces au Venezuela (1945-2007) », *Amérique latine. Violence, politique et imaginaire*, A. Corten éd., Paris, Karthala, p. 281-296.
- PETTINEROLI Dimas J., 2010, « Chávez armó la guerrilla mediática estudiantil », *La Radio del Domingo*, 14 avril, en ligne [http://www.agencianova.com/nota.asp?n=2010_4_14&id=17009&id_tiponota=8], consulté le 15 avril 2011.
- RANCIÈRE Jacques, 1995, *La mésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée.
- 1998, *Aux bords du politique*, Paris, Gallimard.
- SCHUYLER George W., 1996, « Perspectives on Venezuelan democracy », *Latin American Perspectives*, vol. XXIII, n° 3, été, p. 10-29.